

LE FIGARO et vous



MODE MASCULINE

LES HOMMES
S'HABILLERONT-ILS
POUR NOËL ? PAGE 34

Alexander McQueen



AUTOMOBILE

LEXUS LS 500H,
UNE CERTAINE IDÉE
DU GRAND LUXE PAGE 35

2017, EVERGRANDE PICTURES CO. LTD., ANNA SANDERS FILMS SFDC



Tableau à l'encre de Chine

En filmant, dans «Portrait interdit», la rencontre entre un jésuite et une impératrice, Charles de Meaux revisite les relations entre l'Occident et l'Orient. Un sujet fascinant sur lequel revient l'académicien François Cheng. PAGE 30

Fan Bingbing dans Portrait interdit.

ON NE GAGNE PAS À TOUS LES COUPS

«LA CONQUÊTE», TROISIÈME COMBAT PROFESSIONNEL DU BOXEUR TONY YOKA, À LA SEINE MUSICALE.

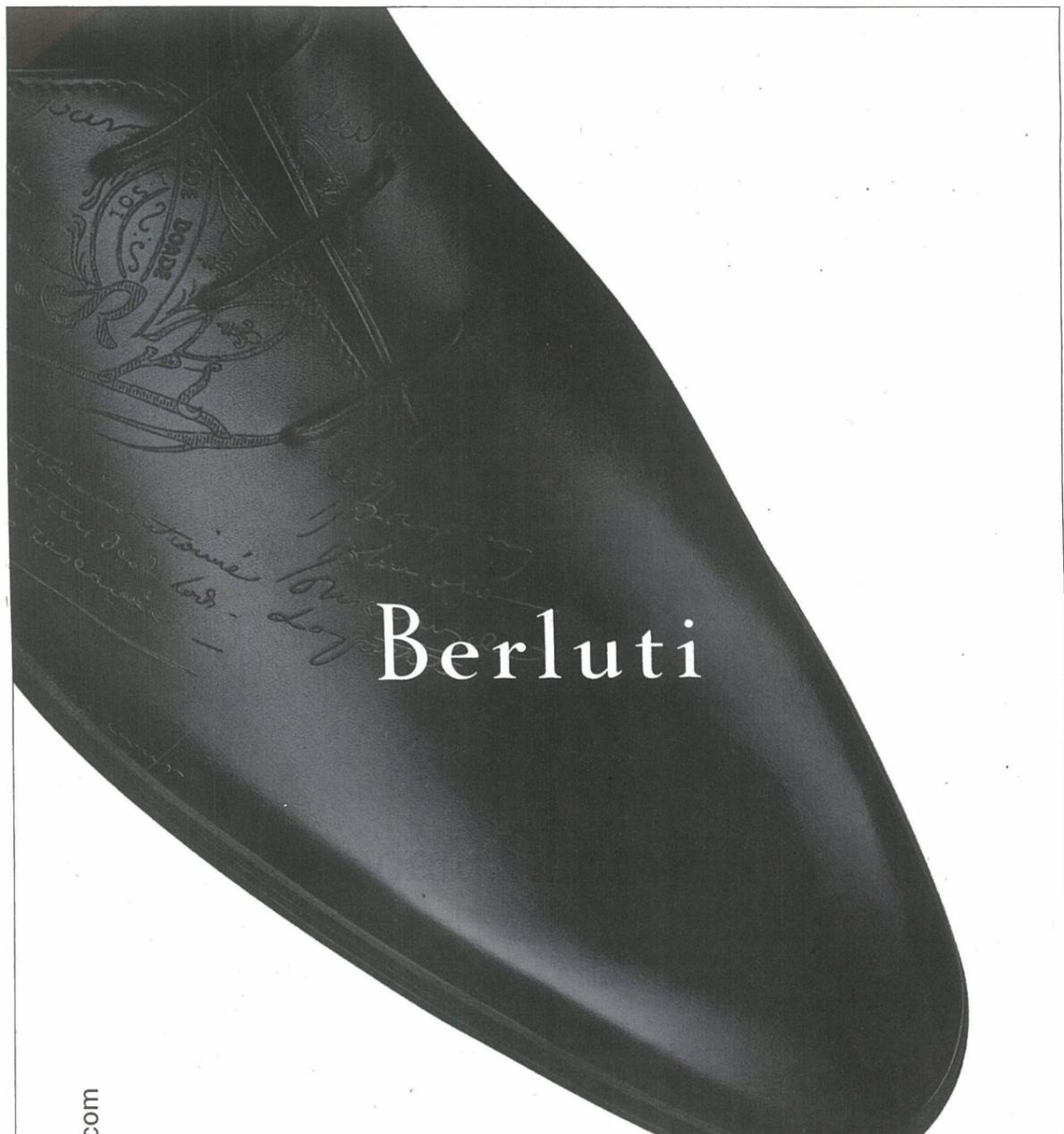
Blouson, casquette et sweat à capuche, le public est moins sophistiqué que celui de la Callas ou de Bartabas. La gent féminine, minoritaire, est bien représentée: donzelles en jupes courtes et bottes à talons hauts, trébuchant dans les rainures de la passerelle qui mène à La Seine Musicale; Valérie Pécresse, présidente du conseil régional d'Île-de-France; Laura Flessel, ministre des Sports. Des projecteurs balaient l'auditorium, dévolu pour la première fois de sa jeune carrière à un match de boxe. Des haut-parleurs s'échappent les

paroles d'un rap agressif. Médaillé de bronze aux Jeux olympiques de Rio, le super-welter Souleymane Cissokho fait son entrée dans la lumière. Trois combats en professionnel, trois victoires par KO. «Cissokho! Cissokho!», hurle le clan des supporters de Bagnolet. Son adversaire est espagnol. Gong! Tournoyant sur le ring, les deux boxeurs balancent leurs coups; essentiellement dans le vide. Quand l'un touche, on entend un bruit mat. Cissokho esquive à merveille. deux pièces dont les jambes suffiraient à vous envoyer dans les cordes tourne en brandissant un panneau pour annoncer le prochain round. «Tue-le!», hurle un gars de Bagnolet. «Vas-y, y dort debout!», ironise un gamin. On voudrait l'y voir. Au septième round, l'arbitre arrête le match. Cissokho lève le poing. On met un temps fou à lui enlever ses gants: «C'est dur quand on a de grosses mains», persifle l'animateur Jean-Claude Bouttier. Le vainqueur analyse son match: «J'ai voulu prendre mon temps. La belle boxe, c'est rester sur ses jambes. Frapper quand il faut, mais ne pas chercher tout le temps à faire mal.» Un sage.

Après un combat de coqs, qui porte bien son nom, la vedette de la soirée, Tony Yoka, fait son entrée. Dans sa course au titre mondial, qualifiée de «Conquête», le médaillé olympique affronte un adversaire venu de Belgique, Ali Baghouz. «Tony, Tony!» scande le public. Short et gants rouges, le champion français a de l'allure. Son avant-bras gauche est entièrement tatoué. Il distribue des coups comme un homme politique les poignées de main. Face à lui, Ali Baghouz a l'air d'un camion à l'arrêt. Il tombe une première fois, se relève, retombe au deuxième round. C'est déjà fini. Le match a duré moins de cinq minutes: un coup d'épée dans l'eau,



FIGURE LIBRE
Bertrand de Saint Vincent



Berluti

com

Charles de Meaux : « En Chine, on m'a pris pour un fou »

CINÉMA Dans « Le Portrait interdit », en salle mercredi, le réalisateur imagine l'histoire de la rencontre, au XVIII^e siècle, entre un jésuite et l'impératrice Ulanara interprétée par la star asiatique Fan Bingbing.

A PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE TRANCHANT
mntranchant@lefigaro.fr

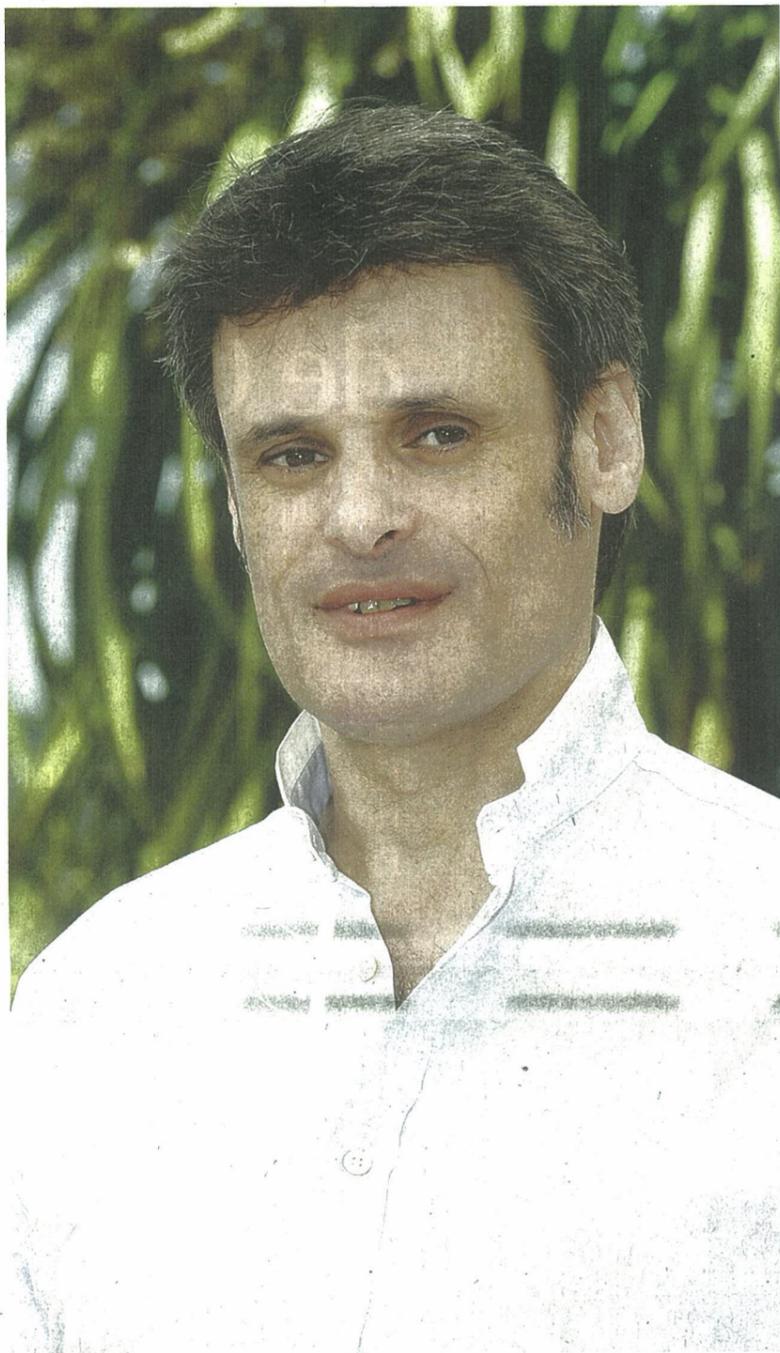
Avec *Le Portrait interdit*, Charles de Meaux, cinéaste et artiste qui a noué depuis longtemps des liens avec l'Asie, nous fait vivre une étrange aventure : la rencontre au XVIII^e siècle du peintre Jean-Denis Attiret, jésuite vivant à la cour de l'empereur mandchou Qianlong, avec l'impératrice Ulanara, dont il est chargé de faire le portrait. La commande impériale impose des canons stricts, mais au fil des séances de pose, le tableau évolue en même temps que la relation entre l'artiste et son modèle, vers une intimité dangereuse qui provoquera leur disgrâce. À travers l'attirance sensible entre Attiret, le bien nommé (Melvil Poupaud) et Ulanara, le réalisateur filme les questions de la représentation qui l'ont toujours passionné.

LE FIGARO. - Vous êtes parti d'une toile réelle, qui se trouve au Musée de Dole, dans le Jura. Pouvez-vous en parler ?
Charles DE MEAUX. - La conservatrice de Dole a acheté ce tableau par préemption en 2001. C'est une peinture à l'huile sur papier, et elle est frappante par le relief très fort d'un visage occidental, l'effet hypnotique d'un regard à la Joconde, au milieu d'une peinture chinoise sans perspective, complètement à plat. Il y a toutes les chances pour que ce soit l'impératrice Ulanara. Et que la peinture soit due à Attiret : il n'y avait à l'époque que trois ou quatre peintres occidentaux, des jésuites, et seulement deux étaient très proches de l'empereur, Castiglione et Attiret. On sait que l'impératrice, tombée en disgrâce, a été éloignée de la cour et son image interdite. Ce tableau a dû être volé, vendu. Il a fait du chemin.

La rencontre entre l'Occident et l'Extrême-Orient, qui est le thème du film, est aussi votre aventure de cinéaste. Comment a été accueilli votre projet, en Chine ?

La Chine est passionnante, parce que tout bouillonne, toutes les contradictions sont exacerbées et on ne sait pas très bien de quel côté la pièce va retomber. Ici, une production, c'est un montage bancaire. En Chine, tout est basé sur le désir. On va voir un producteur, et si on correspond à son désir, il est prêt à tout. Si vous racontez mal ou si vous ne plaisez pas, rien ne se passe. Ils sont perplexes au départ, et il faut éveiller une envie d'aller dans votre sens. Les choses se débloquent, se re-bloquent, on ne peut qu'entrer dans ce mouvement qu'on ne maîtrise pas.

Vous avez constitué une équipe franco-chinoise où les contradictions ne manquaient pas non plus, chez les techniciens comme chez les acteurs. Peut-on faire un parallèle entre la différence de condition d'Attiret et Ulanara et celle de leurs interprètes,



Charles de Meaux : « L'art permet de mesurer les distances, et il me paraît plus intéressant de mesurer la distance avec l'autre qu'avec soi-même. »

Melvil Poupaud et Fan Bingbing ?

Fan Bingbing, avec qui j'avais tourné *Stretch* à Macao est une star mondiale. À Hollywood, elle représente la Chine. Chez elle, elle ne peut pas marcher dans la rue. On a tourné quelques scènes dans une petite ville du Nord, à la frontière de la Mongolie. Soudain, 3 000 personnes ont envahi le plateau et l'ont ravagé. On a dû se réfugier dans un cabanon de jardinier. Le phénomène des fans est moins épuisé que dans la société occidentale, et évidemment, le nombre est multiplié, en Chine. La seule magie du phénomène de star, c'est que tout s'organise autour d'elle. Fan Bingbing a trente assistants, dont une personne uniquement chargée de lui faire la conversation. Ce monde très hiérarchisé peut se comparer à une

cour. Mais à côté de cela, Fan Bingbing est une Chinoise d'aujourd'hui, habituée à travailler dur et à vivre frugalement. Sa loge est une toute petite roulotte.

A-t-il été difficile d'harmoniser tous les acteurs ?

On a eu un casting exceptionnel. Le grand intendant est une star du théâtre de Taïwan, avec la tradition d'un jeu expressionniste intense, la suivante de l'impératrice est célèbre à la télévision, Melvil Poupaud vient du cinéma d'auteur, Fan Bingbing du show-biz, ce qui lui donne son côté irradiant et plus instinctif. Tous sont entrés dans le même film, même si les rapports n'étaient pas toujours faciles. Fan Bing-

bing est d'un abord assez froid. Melvil avait un format plus petit, parlait un mandarin de fraîche date, forcément hésitant. Elle jouait le jeu avec un soutien incroyable. Elle a une grande intelligence du texte, des situations, de la vie. Ce qui ne l'empêchait pas de rester distante. Elle le saluait d'un « *Bonjour monsieur* » très éloigné de la fausse familiarité qui règne généralement sur les plateaux de tournage.

Faire un film historique en Chine pose des problèmes spécifiques ?

J'ai touché sans le vouloir à une question fondamentale, qui est le rapport à l'histoire. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la passation des métiers et des traditions était un flux naturel et constant, on transmettait d'une génération à l'autre un savoir à la fois technique, esthétique et philosophique. Est arrivé l'accident majeur de la révolution et surtout de la Révolution culturelle. Ce sont les directives du pouvoir qui ont créé une identité commune. C'est étonnant de découvrir leur vision de la Cité interdite : elle est là, sous leurs yeux, mais à l'écran, ils ne la rattachent pas à la réalité historique. Ils l'imaginent et la construisent comme une sorte de vaisseau spatial pour héros fantasy. Je ne connaissais rien à l'histoire chinoise, et j'ai passé six mois à l'étudier. Je voulais me confronter à la réalité. Tout est sur la table, si je puis dire, au Musée de la Cité interdite. Mais le conservateur ne comprenait pas ce qu'un réalisateur français venait chercher là. On disait : « *Le Français est fou*. » Il y a un contraste étrange à nos yeux entre une identité chinoise agressivement affirmée et une sorte d'aveuglement sur leur propre passé.

Votre souci d'exactitude n'est-il pas l'équivalent du réalisme en peinture ?

Pour moi, il ne s'agissait pas de faire un film décoratif, mais il est porté par des éléments historiques très forts. J'ai fait un vrai travail sur la matière, les costumes, le mobilier, les couleurs, les espaces. La Cité interdite est faite pour être vue du Ciel. De là ses grands espaces vides, alors que les lieux habités par les vivants, y compris l'impératrice, sont très exigus. Mais le film reste simple, nullement savant. Le cadeau pour moi a été de me rendre compte du destin extraordinaire de cette femme, un destin « romantique », dans le contexte chinois. Toute la société asiatique est basée sur l'homogénéité du monde, et une femme commence à dire « je ». La peinture chinoise cherche l'essence, qui se trouve dans les équilibres, dans l'interaction des éléments. Notre réalisme passe en Chine pour un illusionnisme qui empêche la perception de l'essence. L'art permet de mesurer les distances, et il me paraît plus intéressant de mesurer la distance avec l'autre qu'avec soi-même. Je n'ai pas la prétention d'être chinois. La tension entre l'incarnation très forte de cette femme qui dit « je » et l'objectivation extrême de la peinture chinoise m'a fait voyager. C'est ce voyage que propose le film. ■

La Chine est passionnante, parce que tout bouillonne, toutes les contradictions sont exacerbées et on ne sait pas très bien de quel côté la pièce va retomber.

CHARLES DE MEAUX

LA CRITIQUE

Au milieu du XVIII^e siècle, quelques jésuites vivent à la cour de l'empereur de Chine, parmi lesquels le Français Jean-Denis Attiret (Melvil Poupaud), peintre qui se voit commander le portrait officiel de la nouvelle impératrice, Ulanara (Fan Bingbing).

À partir d'un tableau réel et de quelques traces historiques - le jésuite fut envoyé peindre les champs de bataille, l'impératrice exilée se coupa les cheveux comme une nonne - Charles de Meaux a imaginé leur destin, et la relation qui se noue entre eux, autour de ce tableau où se croisent le hiératisme chinois et le réalisme occidental.

La splendeur du décor de la Cité interdite, des toilettes de soie brodées, des meubles sculptés, fait un écran cérémonieux au mystère de la rencontre du peintre et de son modèle.

Le metteur en scène entre-tisse subtilement les questions de la représentation picturale et les émotions secrètes qui viennent habiter les personnages. Ce que la sensualité et la sensibilité ont d'unique s'insinue peu à peu dans la fixité impersonnelle des rituels de cour, dont le grand intendant est le gardien. Sous ce hiératisme, on voit palpiter la chair, vibrer les âmes.

Le film joue sur la distance et la proximité, l'écart entre deux visions du monde, les grands espaces du palais et l'intimité des séances de pose, le silence et les sonorités exotiques (parfois contemporaines), pour composer une alchimie cinématographique singulière. Ce n'est pas une reconstitution figée, une histoire ancienne. Il y a quelque chose de lointain et de familier, dans cette façon de s'incliner l'un vers l'autre. ■

« Le Portrait interdit »

Drame de Charles de Meaux
Avec Fan Bingbing, Melvil Poupaud, Shi-Jye Jin
Durée 1 h 43. En salle mercredi

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

L'art délicat du portrait chinois selon François Cheng

L'académicien François Cheng, que l'on sait aussi calligraphe et grand connaisseur de l'art pictural chinois et occidental, évoque pour *Le Figaro* le drame qui se joue dans *Le Portrait interdit*, autour de la représentation.

« Il y a trois protagonistes. Mettons-nous à la place de chacun d'eux. L'empe-

sonne physique. On peint l'essence morale et spirituelle du personnage.

L'impératrice obéit à son époux. Mais à mesure que son portrait prend forme, son âme est touchée, et elle sent que le tableau pour lequel elle pose est plus qu'une figure d'apparat. Elle sort de la solitude où vivent les épouses de l'em-

ne permettent pas les ombres. La peinture à l'huile, en jouant de l'ombre crée le relief, et par là la ressemblance.

Un amour sublimé

Le peintre jésuite se trouve dans la Cité interdite, lieu inaccessible. Et au cœur de ce lieu, il est auprès de l'impératrice,

saît que c'est interdit, il essaie de surmonter son trouble. Il y a à la fois l'attirance et l'effort de sublimation psychologique. Le portrait devient figure incarnée de l'amour sublimé.

En prolongeant la réflexion, l'Occident, peu à peu, a mis la personne au premier plan de peur qu'elle ne soit

res vous renvoie à votre être seul. Et dans la peinture érotique, les amants ne sont pas seuls dans une chambre, il y a toujours une fenêtre ouverte sur un paysage, qui situe l'acte d'amour dans la nature. C'est la pensée du Tao : à partir d'un point, on rejoint le Tout. Nous sommes reliés à l'immense aventure de la

« on m'a pris pour un fou »

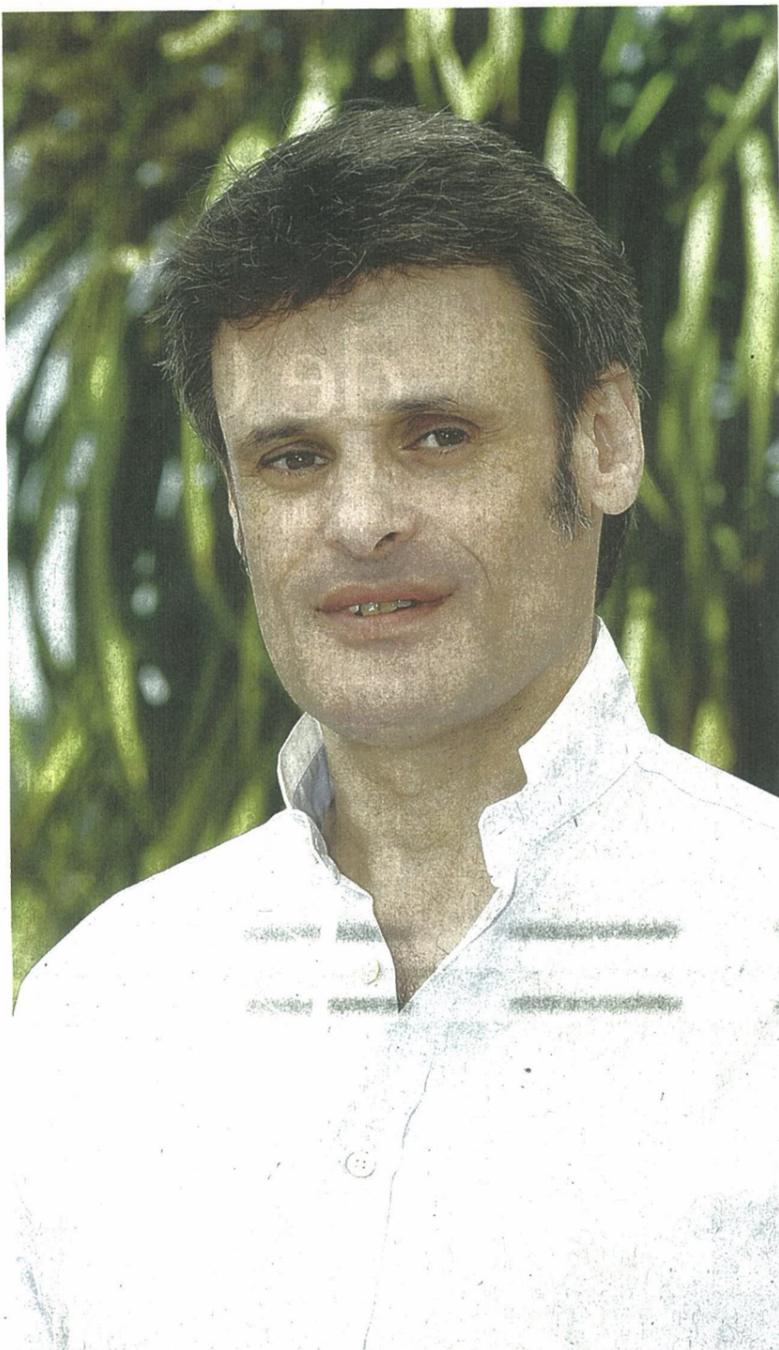
CINÉMA Dans « Le Portrait interdit », en salle mercredi, le réalisateur imagine l'histoire de la rencontre, au XVIII^e siècle, entre un jésuite et l'impératrice Ulanara interprétée par la star asiatique Fan Bingbing.

Avec *Le Portrait interdit*, Charles de Meaux, cinéaste et artiste qui a noué depuis longtemps des liens avec l'Asie, nous fait vivre une étrange aventure : la rencontre au XVIII^e siècle du peintre Jean-Denis Attiret, jésuite vivant à la cour de l'empereur mandchou Qianlong, avec l'impératrice Ulanara, dont il est chargé de faire le portrait. La commande impériale impose des canons stricts, mais au fil des séances de pose, le tableau évolue en même temps que la relation entre l'artiste et son modèle, vers une intimité dangereuse qui provoquera leur disgrâce. À travers l'attirance sensible entre Attiret, le bien nommé (Melvil Poupaud) et Ulanara, le réalisateur filme les questions de la représentation qui l'ont toujours passionné.

LE FIGARO. - Vous êtes parti d'une toile réelle, qui se trouve au Musée de Dole, dans le Jura. Pouvez-vous en parler ?
Charles DE MEAUX. - La conservatrice de Dole a acheté ce tableau par préemption en 2001. C'est une peinture à l'huile sur papier, et elle est frappante par le relief très fort d'un visage occidental, l'effet hypnotique d'un regard à la Joconde, au milieu d'une peinture chinoise sans perspective, complètement à plat. Il y a toutes les chances pour que ce soit l'impératrice Ulanara. Et que la peinture soit due à Attiret : il n'y avait à l'époque que trois ou quatre peintres occidentaux, des jésuites, et seulement deux étaient très proches de l'empereur, Castiglione et Attiret. On sait que l'impératrice, tombée en disgrâce, a été éloignée de la cour et son image interdite. Ce tableau a dû être volé, vendu. Il a fait du chemin.

La rencontre entre l'Occident et l'Extrême-Orient, qui est le thème du film, est aussi votre aventure de cinéaste. Comment a été accueilli votre projet, en Chine ?
La Chine est passionnante, parce que tout bouillonne, toutes les contradictions sont exacerbées et on ne sait pas très bien de quel côté la pièce va retomber. Ici, une production, c'est un montage bancaire. En Chine, tout est basé sur le désir. On va voir un producteur, et si on correspond à son désir, il est prêt à tout. Si vous racontez mal ou si vous ne plaisez pas, rien ne se passe. Ils sont perplexes au départ, et il faut éveiller une envie d'aller dans votre sens. Les choses se débloquent, se re-bloquent, on ne peut qu'entrer dans ce mouvement qu'on ne maîtrise pas.

Vous avez constitué une équipe franco-chinoise où les contradictions ne manquaient pas non plus, chez les techniciens comme chez les acteurs. Peut-on faire un parallèle entre la différence de condition d'Attiret et Ulanara et celle de leurs interprètes,



Charles de Meaux : « L'art permet de mesurer les distances, et il me paraît plus intéressant de mesurer la distance avec l'autre qu'avec soi-même. »

Melvil Poupaud et Fan Bingbing ?
Fan Bingbing, avec qui j'avais tourné *Stretch* à Macao est une star mondiale. À Hollywood, elle représente la Chine. Chez elle, elle ne peut pas marcher dans la rue. On a tourné quelques scènes dans une petite ville du Nord, à la frontière de la Mongolie. Soudain, 3 000 personnes ont envahi le plateau et l'ont ravagé. On a dû se réfugier dans un cabanon de jardinier. Le phénomène des fans est moins épuisé que dans la société occidentale, et évidemment, le nombre est multiplié, en Chine. La seule magie du phénomène de star, c'est que tout s'organise autour d'elle. Fan Bingbing a trente assistants, dont une personne uniquement chargée de lui faire la conversation. Ce monde très hiérarchisé peut se comparer à une

cour. Mais à côté de cela, Fan Bingbing est une Chinoise d'aujourd'hui, habitée à travailler dur et à vivre frugalement. Sa loge est une toute petite roulotte.

A-t-il été difficile d'harmoniser tous les acteurs ?

On a eu un casting exceptionnel. Le grand intendant est une star du théâtre de Taïwan, avec la tradition d'un jeu expressionniste intense, la suivante de l'impératrice est célèbre à la télévision, Melvil Poupaud vient du cinéma d'auteur, Fan Bingbing du show-biz, ce qui lui donne son côté irradiant et plus instinctif. Tous sont entrés dans le même film, même si les rapports n'étaient pas toujours faciles. Fan Bing-

bing est d'un abord assez froid. Melvil avait un format plus petit, parlait un mandarin de fraîche date, forcément hésitant. Elle jouait le jeu avec un soutien incroyable. Elle a une grande intelligence du texte, des situations, de la vie. Ce qui ne l'empêchait pas de rester distante. Elle le saluait d'un « *Bonjour monsieur* » très éloigné de la fausse familiarité qui règne généralement sur les plateaux de tournage.

Faire un film historique en Chine pose des problèmes spécifiques ?

J'ai touché sans le vouloir à une question fondamentale, qui est le rapport à l'histoire. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la passation des métiers et des traditions était un flux naturel et constant, on transmettait d'une génération à l'autre un savoir à la fois technique, esthétique et philosophique. Est arrivé l'accident majeur de la révolution et surtout de la Révolution culturelle. Ce sont les directives du pouvoir qui ont créé une identité commune. C'est étonnant de découvrir leur vision de la Cité interdite : elle est là, sous leurs yeux, mais à l'écran, ils ne la rattachent pas à la réalité historique. Ils l'imaginent et la construisent comme une sorte de vaisseau spatial pour héros fantasy. Je ne connaissais rien à l'histoire chinoise, et j'ai passé six mois à l'étudier. Je voulais me confronter à la réalité. Tout est sur la table, si je puis dire, au Musée de la Cité interdite. Mais le conservateur ne comprenait pas ce qu'un réalisateur français venait chercher là. On disait : « *Le Français est fou.* » Il y a un contraste étrange à nos yeux entre une identité chinoise agressivement affirmée et une sorte d'aveuglement sur leur propre passé.

Votre souci d'exactitude n'est-il pas l'équivalent du réalisme en peinture ?

Pour moi, il ne s'agissait pas de faire un film décoratif, mais il est porté par des éléments historiques très forts. J'ai fait un vrai travail sur la matière, les costumes, le mobilier, les couleurs, les espaces. La Cité interdite est faite pour être vue du Ciel. De là ses grands espaces vides, alors que les lieux habités par les vivants, y compris l'impératrice, sont très exigus. Mais le film reste simple, nullement savant. Le cadeau pour moi a été de me rendre compte du destin extraordinaire de cette femme, un destin « romantique », dans le contexte chinois. Toute la société asiatique est basée sur l'homogénéité du monde, et une femme commence à dire « je ». La peinture chinoise cherche l'essence, qui se trouve dans les équilibres, dans l'interaction des éléments. Notre réalisme passe en Chine pour un illusionnisme qui empêche la perception de l'essence. L'art permet de mesurer les distances, et il me paraît plus intéressant de mesurer la distance avec l'autre qu'avec soi-même. Je n'ai pas la prétention d'être chinois. La tension entre l'incarnation très forte de cette femme qui dit « je » et l'objectivation extrême de la peinture chinoise m'a fait voyager. C'est ce voyage que propose le film. ■

La Chine est passionnante, parce que tout bouillonne, toutes les contradictions sont exacerbées et on ne sait pas très bien de quel côté la pièce va retomber.

CHARLES DE MEAUX

LA CRITIQUE

Au milieu du XVIII^e siècle, quelques jésuites vivent à la cour de l'empereur de Chine, parmi lesquels le Français Jean-Denis Attiret (Melvil Poupaud), peintre qui se voit commander le portrait officiel de la nouvelle impératrice, Ulanara (Fan Bingbing).

A partir d'un tableau réel et de quelques traces historiques - le jésuite fut envoyé peindre les champs de bataille, l'impératrice exilée se coupa les cheveux comme une nonne - Charles de Meaux a imaginé leur destin, et la relation qui se noue entre eux, autour de ce tableau où se croisent le hiératisme chinois et le réalisme occidental.

La splendeur du décor de la Cité interdite, des toilettes de soie brodées, des meubles sculptés, fait un écran cérémonieux au mystère de la rencontre du peintre et de son modèle.

Le metteur en scène entre-tisse subtilement les questions de la représentation picturale et les émotions secrètes qui viennent habiter les personnages. Ce que la sensualité et la sensibilité ont d'unique s'insinue peu à peu dans la fixité impersonnelle des rituels de cour, dont le grand intendant est le gardien. Sous ce hiératisme, on voit palpiter la chair, vibrer les âmes.

Le film joue sur la distance et la proximité, l'écart entre deux visions du monde, les grands espaces du palais et l'intimité des séances de pose, le silence et les sonorités exotiques (parfois contemporaines), pour composer une alchimie cinématographique singulière. Ce n'est pas une reconstitution figée, une histoire ancienne. Il y a quelque chose de lointain et de familier, dans cette façon de s'incliner l'un vers l'autre. ■

« Le Portrait interdit »

Drame de Charles de Meaux
Avec Fan Bingbing, Melvil Poupaud, Shi-Jye Jin
Durée 1 h 43. En salle mercredi
■ L'avis du Figaro : ●●●○

L'art délicat du portrait chinois selon François Cheng

L'académicien François Cheng, que l'on sait aussi calligraphe et grand connaisseur de l'art pictural chinois et occidental, évoque pour *Le Figaro* le drame qui se joue dans *Le Portrait interdit*, autour de la représentation.

« Il y a trois protagonistes. Mettons-nous à la place de chacun d'eux. L'empereur souhaite un portrait édifiant de l'impératrice. Un personnage hiératique, un peu impersonnel puisque le portrait sert à montrer la dignité impériale. Dans la tradition picturale chinoise, le personnage est un genre, comme le paysage, les fleurs, les oiseaux, qui ne suppose aucun réalisme. A partir du XIII^e siècle, apparaissent des portraits d'ancêtres ou de sages. Mais on ne représente pas la per-

sonne physique. On peint l'essence morale et spirituelle du personnage.

L'impératrice obéit à son époux. Mais à mesure que son portrait prend forme, son âme est touchée, et elle sent que le tableau pour lequel elle pose est plus qu'une figure d'apparat. Elle sort de la solitude où vivent les épouses de l'empereur. Les femmes chinoises ne sont pas voilées, mais elles sont reléguées avec leurs suivantes dans un gynécée où ne pénètrent que des eunuques. L'impératrice Ulanara voit son âme de femme révélée par la présence masculine d'Attiret et par sa manière de peindre. Il peint à l'huile, non à l'encre et la différence des techniques engage une vision du monde. Le pinceau et l'encre chinois

ne permettent pas les ombres. La peinture à l'huile, en jouant de l'ombre crée le relief, et par là la ressemblance.

Un amour sublimé

Le peintre jésuite se trouve dans la Cité interdite, lieu inaccessible. Et au cœur de ce lieu, il est auprès de l'impératrice, qui est en quelque sorte « le fruit défendu ». On peut imaginer la complexité des sentiments de ce religieux artiste. Avec tout le respect voulu, placé entre l'empereur et l'impératrice, il a conscience de transgresser. Il transgresse la commande, et il s'approche de l'impératrice, brisant la distance convenue, d'un côté, par le rituel de la cour, de l'autre par ses vœux. Comme il

sait que c'est interdit, il essaie de surmonter son trouble. Il y a à la fois l'attirance et l'effort de sublimation psychologique. Le portrait devient figure incarnée de l'amour sublimé.

En prolongeant la réflexion, l'Occident, peu à peu, a mis la personne au premier plan de peur qu'elle ne soit perdue, noyée dans l'immensité de l'univers. Il y a une coupure entre l'homme et le monde. Une solitude de la beauté. Dans la vision chinoise, c'est l'individu isolé qui est en perdition, devient objet et proie. Plus on est relié à l'univers vivant, plus on est vivant soi-même. Un miroir chinois est toujours encadré de figures mythiques, phénix, dragons, parce qu'un miroir sans figu-

res vous renvoie à votre être seul. Et dans la peinture érotique, les amants ne sont pas seuls dans une chambre, il y a toujours une fenêtre ouverte sur un paysage, qui situe l'acte d'amour dans la nature. C'est la pensée du Tao : à partir d'un point, on rejoint le Tout. Nous sommes reliés à l'immense aventure de la vie, dont l'univers fait partie. Mais c'est aussi ce que nous dit Monna Lisa. En peignant une bourgeoise florentine dans un paysage originel, surnaturel (avec, à la hauteur de son regard, ce pur lac de montagne qui ne reflète que le ciel), Leonard de Vinci a dépassé le portrait individuel : il peint l'avènement de la beauté incarnée au milieu du monde. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR M.-N. T.